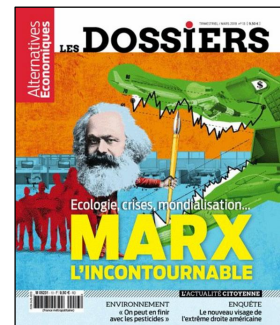


## Marx précurseur de l'écologie ?\*

Michel Husson, *Alternatives économiques*, dossier Marx, avril 2018

***Tantôt « prométhéen », tantôt productiviste dans sa vision de la relation homme-nature, Karl Marx n'en fait pas moins la critique du capitalisme, voué à épuiser toutes les ressources.***

Au petit jeu des citations, on peut trouver chez Marx au moins trois approches des relations entre l'espèce humaine et la nature. La première, développée dans les *Manuscrits de 1844*, pourrait être qualifiée de « prométhéenne ». Marx y insiste sur l'idée que le communisme est « la vraie solution du conflit entre l'homme et la nature ». La société débarrassée de la propriété privée est alors « l'achèvement de l'unité de l'essence humaine avec la nature, la véritable résurrection de la nature, le naturalisme accompli de l'homme et l'humanisme accompli de la nature ».



Vient ensuite la version « productiviste » développée dans diverses ébauches du *Capital*, et notamment dans la *Contribution à la critique de l'économie politique* publiée en 1859. Marx y introduit la fameuse opposition entre « forces productives » et « rapports de production ». Mais il ne discute pas de la nature de ces forces productives.

Dans les *Grundrisse* (ou *Manuscrits de 1857-1858*), il montre même une forme de fascination devant la « grande action civilisatrice du capital » qui a su créer « l'appropriation universelle de la nature ». C'est seulement avec lui que « la nature devient un pur objet pour l'homme, une pure affaire d'utilité ; qu'elle cesse d'être reconnue comme une puissance en soi ; et même la connaissance théorique de ses lois autonomes n'apparaît elle-même que comme une ruse visant à la soumettre aux besoins humains ».

### Le capitalisme destructeur

Enfin, une troisième problématique accompagne les travaux de Marx sur la rente foncière. Pour Ricardo, les rendements sont décroissants parce que la mise en valeur va des terres les plus fertiles aux moins fertiles, ce que Marx conteste. Il s'appuie notamment sur le traité de Justus von Liebig (*Chimie organique appliquée à la physiologie végétale et à l'agriculture*) dont l'un des « immortels mérites » est d'avoir développé « le côté négatif de l'agriculture moderne ». Il est d'ailleurs intéressant de noter que Marx suit l'évolution de Liebig qui passe, entre les éditions successives de son livre, d'une apologie acritique de la chimie agricole à la remise en cause de ses dégâts. On voit donc apparaître une thématique tout à fait différente où le capitalisme « ruine les sources vives de toute richesse : la terre et le travailleur » (voir encadré).

Sur ce point comme sur d'autres, l'oeuvre de Marx n'est pas un bloc compact mais un travail en constante évolution qui s'inspire des travaux scientifiques de son époque et permet des interprétations différentes. Pour certains, le Marx productiviste aurait inspiré une conception du socialisme conçu comme un développement impétueux des forces productives conduisant à une société d'abondance. Il pourrait donc être tenu pour le responsable intellectuel du bilan écologique désastreux de l'Union soviétique symbolisé par l'assèchement de la mer d'Aral.

---

\* Voir une bibliographie [ici](#).

Sans aller jusque là, Marx aurait en tout cas manqué le rendez-vous avec l'écologie en refusant les suggestions de Serguei Podolinsky, un socialiste ukrainien qui lui avait proposé de compléter sa théorie de la valeur-travail par une mesure fondée sur la dépense d'énergie. De leurs échanges, on connaît surtout les commentaires d'Engels dans une lettre à Marx où il écrit : « ce que Podolinsky a complètement oublié, c'est que l'homme, en tant que travailleur, ne fait pas que fixer la chaleur solaire *présente*, il gaspille encore plus encore plus la chaleur solaire *passée*. Nous réussissons à dilapider les réserves d'énergie, de charbon, de minerais, de forêts, etc., comme vous le savez mieux que moi ».

#### De l'art de piller le sol

« Avec la prépondérance toujours croissante de la population urbaine qu'elle entasse dans de grands centres la production capitaliste amasse d'un côté la force motrice historique de la société et perturbe d'un autre côté le métabolisme entre l'homme et la terre, c'est-à-dire le retour au sol des composantes de celui-ci usées par l'homme sous forme de nourriture et de vêtements, donc l'éternelle condition naturelle d'une fertilité durable du sol. (...) La dispersion des travailleurs agricoles sur de plus grandes surfaces brise en même temps leur force de résistance, tandis que la concentration accroît celle des travailleurs des villes. Comme dans l'industrie urbaine, l'augmentation de la force productive et le plus grand degré de fluidité du travail sont payés dans l'agriculture moderne au prix du délabrement et des maladies qui minent la force de travail elle-même.

Et tout progrès de l'agriculture capitaliste est non seulement un progrès dans l'art de piller le travailleur, mais aussi dans l'art de piller le sol ; tout progrès dans l'accroissement de sa fertilité pour un laps de temps donné est en même temps un progrès de la ruine des sources durables de cette fertilité. Plus un pays, comme, par exemple, les États-Unis d'Amérique, part de la grande industrie comme arrière-plan de son développement et plus ce processus de destruction est rapide. Si bien que la production capitaliste ne développe la technique et la combinaison du processus social de production qu'en ruinant dans le même temps les sources vives de toute richesse : la terre et le travailleur.

Extrait de Karl Marx, *Le Capital*, Editions sociales, 2016 (p. 485)

C'est donc plutôt Engels qui avait raison, et sa dernière phrase relativise la critique de Daniel Tanuro dans son livre *L'impossible capitalisme vert* (par ailleurs remarquable) selon laquelle Marx et Engels n'auraient pris en considération que les flux d'énergie et négligés l'épuisement des stocks, notamment de houille.

On peut donc trouver chez Marx les prémices d'une prise en considération de la dimension écologique. En tout cas, son système n'était pas hermétique à ce type de préoccupations. Mais il est difficile de parler d'un Marx écologiste qui aurait pleinement questionné la soutenabilité environnementale du capitalisme. C'est ce cherchent à faire des marxistes américains comme John Bellamy Foster ou Paul Burkett qui mettent en avant la notion de « rupture métabolique » entre la nature et l'espèce humaine que Marx aurait établie.

#### Un rendez-vous manqué

Mais il faut alors expliquer pourquoi la tradition marxiste ne s'est pas vraiment emparé de cette approche. On peut certes trouver des prolongements par exemple chez Kautsky, le théoricien de la question agraire. Il n'est pas inutile non plus de rappeler que la Russie

soviétique avait mis en place les éléments d'une politique environnementale. C'est même Lénine qui a créé le premier parc naturel au monde exclusivement voué à l'étude scientifique de la nature et qui a pris des décrets pour protéger les pêcheries d'une exploitation prédatrice (voir *Ecology in the USSR* de Douglas Weiner).

Mais cela ne durera évidemment qu'un temps et le tournant sera pris en 1928 avec la politique agricole de répression contre les koulaks et la montée du lyssenkisme<sup>1</sup>. C'est peut-être là que se situe le véritable rendez-vous manqué qui a conduit à une césure durable entre écologistes et marxistes productivistes.

La montée des préoccupations environnementales s'est accompagnée d'un double mouvement de différenciation entre écologie profonde et écologie sociale, et de prise de distance des marxistes par rapport à la tradition productiviste. La convergence qui est en train de s'établir repose sur le constat que le capitalisme est « par nature » incapable de prendre réellement en compte les contraintes environnementales. Son développement s'est accompagné d'une énorme émission de polluants, d'épuisement des ressources et de mise à mal de l'environnement.

Marx ne pouvait pas connaître les travaux du GIEC (Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat) mais le lien qu'il établissait entre logique capitaliste et risque d'épuisement des sols reste un guide utile aujourd'hui. Il conduit certains comme Jason Moore à opposer le concept de « capitalocène » à celui d'« anthropocène »<sup>2</sup>.

De son côté, l'économie dominante a mis beaucoup de temps à abandonner l'idée du « don que la nature fait à l'homme », comme disait Thomas Malthus. La théorie néo-classique n'a que récemment tenté d'intégrer la thématique environnementale en ajoutant un troisième « facteur de production », l'énergie, à côté du travail et du capital, pour montrer qu'il suffisait d'augmenter le prix de l'énergie pour faire baisser sa contribution. Mais ce cadre théorique repose sur une hypothèse *ad hoc* de parfaite substituabilité, incompatible avec une politique environnementale opérationnelle.

Marx reprenait à son compte la maxime de William Petty : la richesse « a pour père le travail et pour mère la terre ». Le procès qu'on a pu lui faire de considérer le travail comme la source unique de valeur ne révèle qu'une confusion entre valeur et richesse. En montrant que le capitalisme ne s'intéresse qu'à la valeur d'échange, Marx fonde une critique qui peut aisément être étendue aux questions environnementales. L'objectif du système économique ne devrait plus être de maximiser le profit d'une minorité, comme c'est le cas dans le capitalisme, mais de maximiser le bien-être de tous sous contrainte environnementale.

Dans cette société, « les producteurs associés gèrent rationnellement leur métabolisme avec la nature ». Les outils de l'analyse marxiste peuvent donc être utilement être mobilisés pour fonder un écosocialisme autour de ce principe : les solutions marchandes (éco-taxes, permis d'émissions, etc.) ne peuvent pas vraiment répondre au défi climatique, lequel nécessite la mise en place d'une planification écologique.

---

<sup>1</sup> Du nom de Trofim Lyssenko, agronome ukrainien. Désigne une politique agricole fondée sur l'accroissement spectaculaire des rendements agricoles.

<sup>2</sup> L'anthropocène désigne la période à partir de laquelle l'influence négative de l'être humain sur la biosphère atteint un niveau élevé. Le « capitalocène », plutôt que de désigner l'être humain en général, insiste sur la responsabilité particulière du capitalisme.